

L'AÉRONEF

Bernard POIX-SESTER

Depuis que le facteur ne vient plus jusque chez moi, je parcours à pieds le petit kilomètre de chemin qui longe le canal parallèle à la Loire et me mène jusqu'à la boîte aux lettres. Les multiples traces de lapin, de lièvre, de faisan font le régal de mon chien qui musarde à mes côtés. C'est aujourd'hui un vendredi très chaud, pas une ombre sur le parcours jusqu'aux noyers sauveteurs. Ils sont au bord du canal. Des barques abandonnées, retournées sous les voûtes des arbres procurent un banc improvisé et ombragé si l'on se met dans l'axe d'une grosse branche. La chaleur épaisse semble encore accentuer le silence. Rien ne bouge.

Soudain, au loin, un vrombissement d'abord sourd enfile très rapidement à mesure qu'il se rapproche, devient assourdissant quand « l'aéronef » se révèle à travers les branches en passant juste au-dessus de moi. Je sais que dans quelques minutes il repassera en sens inverse, Henry of K. dit « Ok », habite plus haut la demeure qui possède un petit aérodrome privé. Le vendredi, c'est son jour de retour pour un week-end à la campagne dont le vol sera son unique moment de vraie détente, seul, dominant par l'altitude en homme habitué aux positions élevées. Assez bas au retour pour que l'on devine sa silhouette, je perçois nettement qu'il me fait un signe de salut auquel je réponds par réflexe. Son dernier gadget, hors de prix, est une sorte de croisement d'hélicoptère en réduction et de deltaplane. Un assemblage que je nomme « aéronef » par dérision, car vraiment cette pollution sonore ! Un engin sûrement pas conçu seulement pour voler, mais pour que son propriétaire puisse sans doute se faire remarquer d'un maximum de personne : qui est le Patron, hein ?

Henry entame sa descente. Au moment où la zone d'atterrissage située dans une clairière se présente à lui, il ne peut s'empêcher de crier de surprise : des voitures de pompiers, gyrophares bleus allumés, sont dans la cour. Il se concentre pour garder son sang-froid face à cette manœuvre délicate d'entrée en contact avec le sol. Alertés par le bruit, deux pompiers sortent déjà de la maison et se dirigent vers lui, la gravité gravée sur leur visage.

« C'est très grave, Monsieur, attendez... » dit l'un, la voix mal assurée, mais Henri le repousse d'un geste brutal et s'engouffre sans un mot dans la maison.

Quand Marthe devint l'épouse d'Henry ce fut uniquement à cause de son allure aristocratique, son air un peu blasé, bref son allure typiquement « british ». Totalement sûr de lui, il la rassurait. Très riche, il lui ouvrait les perspectives d'une vie facile. Il la rendait cependant dépendante, une situation devenue vite insupportable pour cette femme libre de corps et d'esprit.

Marthe est petite, elle a bien dû l'admettre, mais pourvu d'un charme juvénile irrésistible dont, au sortir de l'adolescence, elle comprit vite le pouvoir qu'il exerçait sur les hommes, et quelques femmes aussi. Les obligations liées à ses devoirs de maternités avaient remarquablement épargné un corps dont les soins occupaient d'ailleurs une grande partie de sa journée. Elle a aimé tous ses amants, sincèrement. Aucun avant Henry n'avait cependant su la déterminer à changer de vie.

Seule la plupart du temps, son isolement est encore plus profond du fait des contraintes drastiques qu'impose Henry pour sa sécurité par peur d'un possible enlèvement. Cette vie a fini par devenir pesante et Marthe s'ennuie. Elle en arrive à envier le rôle de maîtresse de maison des autres femmes qu'elles croisent lors de réceptions dont l'ordonnancement dépend aujourd'hui exclusivement du maître de maison. Il est vrai que sa passion pour les codes vestimentaires des soirées dont elle se chargeait au début de son mariage était diversement appréciée. La limite a, semble-t-il, été franchie lors de la soirée « One step » du nom d'une dance à la mode dans les années 1930 indissociable des typiques petites robes très courtes, fine ceinture à la taille et frange sur les genoux. « Lady Mumm », mère d'Henry, avait voulu relever la gageure et ainsi apparut dans une sorte de lampadaire vaguement asiatique dont la cordelette cerclant la taille semblait là tout exprès pour l'allumer et l'éteindre. La distance aristocratique « So british » de la dame imposait cependant cette tenue comme celle d'un grand couturier d'où d'ailleurs elle venait. Par contre, malgré le port altier de Marthe, la transparence de la mousseline aérienne couleur chair soigneusement ajustée et son sein nu ne passèrent pas du tout. Des « oh ! » d'admiration accompagnaient d'habitude son apparition, toujours faite avec un retard savamment calculé, accompagnée d'un rire mélodieux entonné depuis le haut de

l'escalier et, bien sûr, destiné à capter l'attention générale. Cette fois, le scandale fut énorme.

Dépossédée de toute tâche désormais et passionnée d'écriture depuis toujours, à l'insu de son époux, elle recommença à bâtir des nouvelles pour se remettre dans le bain littéraire avant de se lancer dans un projet plus ambitieux. Un cercle de férus de littérature venait justement de se créer près de chez elle, l'Athamor littéraire Berry-Nivernais, aujourd'hui célèbre, lui offrant ainsi une opportunité.

C'est ainsi que je pénétrais bientôt dans l'intimité des « of K. », présenté comme un vieux professeur retrouvé par hasard et qui, malgré l'éphémère passage de Marthe à l'université, lui était resté en mémoire. Nous partagions ce secret. Mon âge n'inspirait guère de crainte à l'époux jaloux d'autant que tous deux au courant de ma nature savaient que j'eusse préféré le Lord à la Lady, ou alors, ponctuellement, les deux. Nonobstant je préfère définitivement, maintenant que j'en ai dans ma cave, une bonne bouteille qui ne risque pas de me lâcher en cours de route !

Et puis, il y a le facteur, toujours à vélo, qui ne néglige aucune occasion d'entretenir muscles et endurance, une recette physique efficace quoique plus limitée au plan cérébral, mais un atout décisif pour la parfois longue ascension vers le climax sensuel... Ah ! le facteur ! Pour cette merveilleuse créature qu'est Marthe, il néglige la boîte aux lettres à l'entrée du parc, pour remettre le courrier en mains propres. Il prend tous les risques pour pouvoir humer encore et encore le parfum capiteux qui sourd de la frêle dentelle des dessous dévoilés à la hâte le rendant fou de désir. Ces grandes demeures ont beaucoup de portes, quelques une secrètes ou dérobées, de l'une il a la clef....

Gérard est à l'heure comme d'habitude, son excitation à peine émoussée par la chaleur exacerbée d'un soleil au zénith. Il cache à l'endroit habituel son vélo. Il a sué. Qu'importe, l'odeur surette de sa transpiration le fait à ses yeux encore plus viril. Il sait qu'on est vendredi, qu'il falloir aller vite, être prudent. Marthe lui a pourtant interdit le week-end, vendredi inclus, mais il ne peut plus se passer de sa livrée quotidienne, qu'il aurait bien dédoublée, alors que le dimanche lui est déjà impossible et, avec le samedi, interminable. L'idée de partager avec le « milord » les mêmes chemins voluptueux lui est devenu vite insupportable. Il se torture, imagine même d'autres liaisons, laisse désemparée une famille encore toute récente malgré deux enfants vite engendrés,

dont l'un juste avant l'union. Il n'avait jamais connu pareille femme, semblable femme-enfant à la fragilité gracile, plus diaphane encore que la faïence. D'empressé, il devint jaloux, exigeant, en un mot dangereux.

La force de caractère dont fit preuve Marthe le surprit de plein fouet quand il fut sèchement éconduit et qu'il réalisa le sérieux d'une décision irrévocable. Comme d'habitude, comptant fléchir l'intransigeante par l'attrait physique qu'il savait provoquer, il entre par le côté de l'imposante bâtisse dont il remarque que la porte, dont il a refusé de rendre la clef, est grande ouverte. Du vestibule où pendent quelques vêtements et où sont posées quelques paires de chaussures de jardin, il emprunte, le souffle court, un couloir étroit puis un escalier en spirale qui débouche chez Marthe. Là encore, la porte est grande ouverte et Gérard est perplexe. A mi-voix, il appelle : « Marthe ? ». Aucune réponse, il avance de quelques pas dans une sorte de « dressing » dont les portes, l'une donnant sur la chambre, l'autre sur la salle de bain sont également béantes. « Marthe ? ». Ce silence n'est pas normal et Gérard craint le traquenard, mais le mari est en vol, il l'a entendu décoller. Il se décide tout de même à jeter un coup d'œil dans la chambre : personne ! Puis dans la salle de bain....

Lucette aperçoit le facteur partir comme une flèche, ce qui n'est vraiment pas dans ses habitudes et surtout si peu discrètement. Peut-être une dispute ? Madame a sûrement besoin d'elle. Quelques instants plus tard, elle ressort blême de la demeure. Elle a tellement couru qu'elle est hors d'haleine lorsqu'elle pénètre dans la petite maison au bout du parc dans laquelle elle vit avec son époux, André, le régisseur du domaine. A peine le seuil franchi, elle agite ses mains fébrilement tout en émettant une sorte de son plaintif. « Parle moins vite ! » lui dit André dans la même langue gestuelle qu'elle, « Je ne comprends pas. Madame est morte ? »

Sourds et muets de naissance, ils s'étaient connus enfants à l'école et ne s'étaient plus quittés. En trouvant cette place sûre et avantageuse, ils avaient pu mener une vie décente et leur reconnaissance vis-à-vis du maître des lieux était devenue quasi-fusionnelle d'autant que les absences continuelles de « Monsieur Henry » faisaient d'eux les vrais administrateurs de la propriété. L'arrivée de Marthe avait fait naître les plus grandes craintes de voir changer leur situation. Mais « La Laidie » ne s'intéressait guère plus à eux qu'à ses propres enfants, ce qui les avaient un peu rassurés. Puis, les enfants grandissants, jouant ensemble, à la grande joie de ceux de Lucette, qui, ni

sourds et encore moins muets, compensaient par ce moyen le manque de conversations familiales. Par jeu d'abord, puis sérieusement ensuite tous savaient désormais pratiquer le langage des signes. « Lady Marthe » y compris, qui rejoignit ainsi le piédestal de son Lord d'époux dans la tête de leurs régisseurs. Ceux-ci ayant par obligation l'œil à tout, avaient bien repéré le manège du facteur. S'ils n'avaient rien fait savoir, c'est qu'ils ne voulaient pas mettre en péril une si bonne harmonie et ne pas faire de peine au Bienfaiteur. Après avoir discuté du parti à prendre sur la liaison de Marthe et opté pour le silence, René avait seulement ajouté mais avec des gestes nettement plus brusques : « Toi, qui n'te vienne pas dans l'idée d'y tâter au facteur, sinon... » et de sa main tendue sur sa gorge, il fit le geste de trancher. Lucette en rosit de crainte autant que de plaisir.

La propriété est reliée par un système d'alarme qui permet d'appeler les secours sans avoir à parler. Lucette, renonçant à tenter d'expliquer quoi que ce soit enfonça d'autorité le gros bouton rouge, celui qui prévient la gendarmerie. A peine une minute plus tard, un voyant se mis à clignoter signe que l'appel avait été reçu. Mais les gendarmes alertés par les pompiers étaient déjà sur place. On sut plus tard que quelqu'un les avait appelés puis raccroché sans se nommer, ce qui avait été pris comme un signe de panique.

C'est à ce moment-là qu'Henry livide ressort de la maison.

Quelques jours plus tôt j'ai reçu par courriel « le » projet de roman de Marthe qui lui tient tant à cœur, avant qu'elle le propose à l'Athamor. C'est l'histoire de Mathilde, une intellectuelle libérée dont la conduite scandalise la famille au point que celle-ci, sans doute par une multitude de stratagèmes, finit par la convaincre qu'elle souffre de faiblesse mentale. Internée de force, les conditions quasi carcérales de son enfermement ne tardent pas à entamer pour de bon les facultés mentales de Mathilde qui décide de se suicider. Elle entreprend alors de rédiger ses dernières lettres d'adieu. Et... puis rien ! La panne d'ordinateur, son vieux Mack est parti emportant tout avec lui y compris l'épilogue du suicide si difficilement accouché. Donc mon portable sonne :

- Tu sais ce qui m'arrive ?
- Bonjour Milady, bien sûr, c'est moi qui écrit l'histoire.
- Ecoutes, sort de ton clavier et répond-moi plutôt. As-tu gardé les courriels avec mes textes ?

- Bien sûr, il me manque juste la dernière lettre, celle que Mathilde laisse avant son suicide.
- D'accord, tu sais ma manie de griffonner sur des papiers, qu'est-ce que tu veux ! je reste attachée aux vrais gestes de l'écriture. J'ai le texte sous les yeux, en plus sur le papier aux armes de la famille Ok, je te la poste, tu pourras la mettre sous verre, toi qui adores ça ! Tu peux la saisir et la rajouter, mon chéri ? »

Cela n'avait rien d'une question, Milady sait parfaitement trouver le ton juste pour donner une inflexion suave à une injonction sans réplique. J'étais dans la position du mousquetaire : à vos ordres Milady.

De fait, le lendemain, je trouve dans la boîte une enveloppe au dos de laquelle apparaît un petit blason en relief avec en dessous un « M » en forme d'arobase, le M à la place du « a » de nos adresses électroniques, la griffe rapide de « Marthe » mais qui irait tout aussi bien pour Mathilde que Milady... « C'est Milady, Doudou ! », dis-je à mon chien qui s'en fiche totalement, mais comme il est aussi dans l'histoire, je lui fais renifler la discrète fragrance qui nimbe l'enveloppe, dont la subtile nuance épicée est le parfait ambassadeur de la Dame. Un parfum qui vous transporte aux portes d'Istanbul, mais ne s'égare pas hors du quartier européen, cela va de soi ! Manifestement, Doudou préfère d'autres sensations car il est déjà en train de pister d'autres traces la truffe au ras du sol.

La lecture de la lettre elle-même me met mal à l'aise, elle paraît presque sincère, terriblement vraie, prémonitoire. Elle se présente comme un vrai courrier, daté, signé de son habituel « M-arobase » qui fait tout de même un peu incongru eu-égard à la gravité du propos. Tout le talent de l'écrivaine est là, condensé. Elle vous arrache de la réalité pour vous faire entrer dans la sienne, surfant sur la vague de la folie, celle dans laquelle on finit par sombrer par la peur même qu'elle vous atteigne. Cette fois, elle va jusqu'au bout. J'ai déjà sorti mon portable, je suis prêt à réagir : « Arrêtez Milady, on t'aime ! ». Je réalise alors qu'elle m'a embarqué cette fois encore, diablesse ! Comme j'ai mon portable en main, je l'appelle quand même pour la rassurer, je sais qu'elle attend mais ne demandera rien : fierté de Lady, pudeur et angoisse de l'écrivain.

Marthe ne répond pas. Marthe ne répondra jamais plus.

Une journée seulement s'est écoulée depuis la découverte du cadavre de Lady Marthe lorsque j'apprends cette sinistre nouvelle à mon tour. La Commissaire Jocelyne Pandore flanquée de l'inspecteur Maurice Gabelou se sont déplacés pour me « poser quelques questions ». L'inspecteur doit avoir un appareil photo greffé derrière ses yeux car chaque fois qu'il déplace son regard, il donne l'impression de prendre un cliché. Quant à la Commissaire, elle vous plante son regard bienveillant avec une telle componction que vous vous sentez immédiatement coupable de tout et même davantage :

- Vous n'avez pas l'air étonné outre mesure de la disparition tragique de madame de K., monsieur Poix, me lance la Commissaire.
- Poix-Sester, madame. Je sais, on me reproche souvent d'être peu démonstratif !

Je ne vais pas lui dire qu'écrivant cette histoire et m'y étant moi-même fait entrer, j'avais forcément des informations privilégiées mais qu'il faut que je joue serré pour, à la fois, conserver à mon récit sa cohérence et lui trouver des issues crédibles. Je réalise soudainement le pouvoir que je me suis donné de jouer sur les destins, même de m'en créer un personnel, nouveau, duquel il faut pourtant bien un jour sortir ! Jusqu'où composer avec sa schizophrénie sans sombrer dans la folie ? Marthe n'est plus là pour m'aider puisque je l'ai faite disparaître ! Tout cela est trop de toute façon pour l'entendement policier dont la perception d'un monde parallèle est hors d'atteinte. Et puis leur révéler brutalement qu'ils ne sont que des personnages fictifs que je peux faire disparaître en une demi-phrase serait trop cruel. Seuls d'autres gens de plume s'immiscant dans le texte pourrait en changer le cours : une idée pour Athanor, mais dangereuse pour moi. Je risque de me retrouver balancé en pleine guerre du sel, impliqué dans une manif de routiers, interné dans un hôpital psychiatrique pour finir sous un pont à regarder la Loire que j'aime tant et vouloir la rejoindre... !

- Ainsi, vous connaissiez la défunte ? relance mon interlocutrice me ramenant brutalement à la réalité.
- Pas plus que ça, madame de K. m'a contacté il y a six ou sept mois environ au sujet du cercle littéraire qu'elle voulait rejoindre, enfin il serait plus juste de dire auquel elle demandait de pouvoir participer sans être présente aux rencontres.
- Vous en connaissez la raison ?

- Elle m'a dit un jour, alors que nous nous connaissions mieux qu'elle devait se soumettre à des règles strictes de sécurité. Son époux est un personnage apparemment important !
- Vous l'avez rencontré ?
- Qui, Henry ? Oh oui. Pas plus de deux ou trois fois. Très impressionnant, ce monsieur, vraiment très impressionnant !
- Autoritaire... Violent ?

Je vois bien où elle veut me conduire, j'esquive.

- Je ne suis pas un intime vous savez. Les fois où je l'ai rencontré il n'a eu de cesse de me faire admirer ses collections : voitures de toutes sortes et surtout engins volants d'avant-garde. Il semble en être très fier vous savez !

C'est à ce moment précis que je me suis souvenu d'un autre épisode cocasse des visites guidées des collections d'Henry qui allait représenter un pas décisif ans notre relation. Je me garde bien cependant d'en faire la moindre allusion aux représentants de l'ordre. A la fin d'un déjeuner, lors de notre deuxième rencontre je crois, Marthe s'étant retirée entre Ladies vers le salon bleu, son époux me pris par le bras et avec un air complice il me dit :

- Let me tell you something about this house. Henry aimait reprendre sa langue natale dès qu'il le pouvait, et me disais donc :
- Laissez- moi vous raconter quelque chose au sujet de cette maison. Jusqu'au jour où la loi française a interdit les « maisons de tolérance », ce manoir a été un bordel ! Le croyez-vous ? La tenancière, Marguerite G. une demi-mondaine comme on les appelait à l'époque, avait séduit un gros magnat du pétrole devenu immensément riche. On peut louer son corps et avoir de la tête. La belle a soutiré suffisamment d'argent pour aménager ici un lupanar de grand luxe réservé aux clients fortunés. Quand j'ai acquis cette maison rien n'avait bougé ! J'ai bien évidemment fait tout refaire sauf un salon particulier que j'ai conservé intact et que je vais vous montrer, je l'appelle le « cabinet des plaisirs », cela ne vous choque pas j'espère !
- Non, non, au contraire !

Je lui parle de Catherine II la Grande et du cabinet érotique dans son palais de Saint-Pétersbourg, tandis que nous cheminons dans un très long couloir dont le mur est percé régulièrement de double-portes auxquelles répondent des double-fenêtres en vis-à-vis. Les volets sont clos et nous sommes dans la pénombre bien qu'en pleine journée. Arrivés au bout, nous parvenons à l'entrée d'un pavillon d'angle qu'occupe Marthe. Henry ouvre la dernière porte juste avant, j'en déduis que la luxure voisine avec la maîtresse de maison sans que celle-ci n'en soupçonne rien !

Henry se saisit d'une puissante lampe torche car les pièces ne sont pas électrifiées. Après avoir pris soin de refermer la porte d'entrée à clef, il fait circuler le rond de lumière tout autour de la pièce à mi-hauteur et éclaire chacun des murs tendus de velours grenat qui nous entourent. A la suite les uns des autres de grands tableaux entourés de lourds cadres dorés me laissent entrevoir des scènes lascives que je n'ai guère le temps de détailler. Un coup de lumière rapide au plafond et ma rétine capte à peine la résilience de l'image furtive de plusieurs paires de fesses ; un autre balayage circulaire avec la torche vers le bas et ce sont des divans recouverts de housses en drap qui se révèlent : « The waiting room ! », la salle d'attente donc, me dit Henry, en roulant des yeux d'un air équivoque, une mimique que je ne lui aurais pas soupçonnée et qui me fit comprendre ce qui avais sûrement subjugué Marthe en lui !

Un grand escalier part du milieu de la pièce mais ne conduit plus nulle part, l'ancienne double porte palière étant bouchée grossièrement à l'aide de parpaings de ciment que l'on a laissé à l'état brut. L'escalier conserve un tapis de velours grenat lui aussi. Là où nous sommes le sol est recouvert de marbre et l'on devine par la présence de rouleaux apparus dans un rayon de lumière qu'il devait y avoir eu ici ou ailleurs des tapis. Mais manifestement ce n'était pas le clou de la visite, déjà, Henry me passant familièrement la main sous le bras m'entraîne sous l'escalier où se trouve une porte double, praticable celle-là. Comme on dit chez les chasseurs, je ne suis pas un perdreau de l'année, mais alors là, je n'avais jamais vu si minutieux rassemblement d'accessoires licencieux dont je délègue la description à votre imagination ou à vos souvenirs. Si vous n'avez ni l'une ni les autres, c'est que cela vous intéresse peu ou vous gêne, donc, passons ! Henry vient de me mettre en main la lampe torche me laissant satisfaire ma curiosité. Ce qui me stupéfia presque le plus c'était la présence d'un immense lit sur lequel une bonne dizaine de personnes peuvent à l'aise trouver leur place. De grands miroirs sont disposés tout autour de la pièce, l'un d'eux sert de

tête de lit. Henry vient me rejoindre au milieu de la pièce, me reprend par le bras vers l'un des miroirs. Celui-là est obstrué par un lourd rideau de velours que l'on peut ramener sur le côté. Il me dit d'éteindre la lumière. A travers miroir, on aperçoit ce qui doit être une des chambres du château dans laquelle une psyché constitue l'autre face du miroir, ce qui permettait du temps du lupanar de suivre les ébats en cours en toute discrétion.

Il me revient soudain que le pavillon d'angle qui fait suite n'est autre que ce qui constitue les appartements de Marthe : ce serait donc sa chambre que nous avons sous les yeux ! A croire qu'il devine mes pensées, Henry me confirme :

- Oui mon cher Bernard, c'est bien la chambre de Marthe, je ne me lasse pas de la voir encore et encore. Je n'ai aucun ami, il me semble que vous, vous savez comprendre, je veux partager ce secret avec vous.

Allons bon, à vos ordres Milady version Milord, suis-je en train de me dire au moment où il ajoute : « Ce sera notre secret, vous voulez bien ? »

Je suis brutalement ramené à la réalité. Passant du coq à l'âne, ce qui n'est guère aimable ni pour l'un ni pour l'autre, madame Pandore poursuit :

- Etes-vous au courant d'une liaison qu'aurait eu la victime avec un facteur ? me lance-t-elle, comptant sur un effet de surprise qui, s'adressant à moi, tombe forcément à plat.
- Le facteur ? Vous savez, je n'ai plus beaucoup l'occasion de le croiser depuis que les boîtes ont été déplacées. De toute façon cela m'aurait vraiment étonné qu'il me mette dans la confiance d'une quelconque aventure ! De plus, il n'est plus tout jeune...
- Alors, ce n'est pas lui, coupa-t-elle sèchement.
- Vous avez parlé de victime ! Vous le suspectez de crime ?
- La mort d'une femme comme elle est forcément suspecte. Nous n'écartons aucune piste.

De fait, très vite, le facteur trouvé en possession de la clef est devenu le suspect numéro un en attendant les conclusions de l'autopsie. De plus, le couple de régisseurs a fini par craquer lorsqu'ils ont cru que Lord Henri était suspecté, il fallait faire quelque chose pour l'innocenter, ils lui devaient bien cela. Quand l'inspecteur leur a montré la

clé, ils ont alors révélé la liaison clandestine. L'inspecteur Gabelou conserve cependant un doute : si Lord Henry a découvert la double vie de son épouse, il a très bien pu vouloir se venger. Il décide de feindre son intime conviction que Lord Henry est parfaitement au fait de la conduite de son épouse et l'interpelle en le croisant à sa sortie de la maison des régisseurs : « Vous étiez au courant pour le facteur et votre femme. Pourquoi ne nous en avoir rien dit ? ». Si stupeur il y eut, ce fut entièrement du côté de l'inspecteur car il ne put observer la moindre réaction, la plus petite des étincelles d'émotion, en digne héritier du flegme *so british*, Henry avait reçu cela sans sourciller : « Croyez-vous, vraiment ? » fut la seule réponse, courtoise mais sèche.

Gérard est mis en examen.

Nous sommes à la croisée du chemin, chers lecteurs. Je peux vous balader encore un peu avant de révéler qui est l'assassin : le facteur, le mari, moi ? On y va.

Le couple de policiers ayant tourné les talons, je me décide à appeler Henry et tenter de le reconforter s'il veut me parler en de pareilles circonstances ou au moins lui laisser un message chaleureux. A ma grande surprise, il répond aussitôt, très agité mais nullement sonné comme je m'y attendais. Il veut me voir tout de suite et me fixe un rendez-vous en pleine forêt au bord de l'Etang de la S.

A peine arrivé, il va droit au but : il a surpris le facteur en plein ébat depuis le cabinet des plaisirs un vendredi où il n'avait pas pu effectuer de vol à cause du temps menaçant de tourner à l'orage. Gérard, envahi par son angoisse de perdre Marthe, avait entendu le tonnerre gronder et, à cette distance de l'aérodrome, l'avait sans doute confondu avec le bruit un peu sourd du deltaplane qui décolle. Alors, Henry a minutieusement préparé sa vengeance. Il a attendu le vendredi suivant et a tué Marthe dans une crise de rage voisine de la folie provoquée par la douleur et l'humiliation. Pratiquement sûr que le facteur attendait son départ pour rejoindre son épouse, il est parti rapidement regagner son aéronef, survole la maison afin de bien être vu. Il passe au-dessus de moi puis semble filer. Il fait en réalité une très courte pause dans un champ voisin, moteur coupé, pour appeler les pompiers et raccroche aussitôt afin de ne pouvoir être localisé. Il repart alors, repasse au-dessus de moi, on se fait un signe, il rentre, on connaît la suite.

Bon, Henry avait commis l'irréparable dans cette histoire, mais c'est moi qui l'ai voulu. Il faudrait que je réécrive tout pour effacer tout cela mais alors ce récit qui se voulait de style « polar » n'aurait plus eu aucun intérêt ! Et puis j'ai dépassé la dixième page ! Il n'empêche que dans le cheminement de mon histoire, je ne suis pas loin de provoquer le malheur dans deux familles. Je veux l'éviter à tous prix. Il me faut d'urgence trouver un stratagème pour achever le récit et les sauver tous, tout en préservant les ficelles de l'intrigue policière. Je suis prisonnier de mes mots, seul celui de « fin » me permettra de revenir dans le monde réel, il faut bien que je me délivre moi aussi !

Aussitôt après avoir quitté Henry, ma décision est prise, mon plan arrêté. Le journal dans lequel les faits sont décrits parle d'un meurtre éventuellement déguisé en suicide. Il est fait état d'un tir de fusil de chasse tiré du bas vers le haut sous le menton laissant penser à un appui volontaire ou non sur le fusil appuyé sur le sol. Gérard a beau protester, à juste titre, de son innocence, sa relation avec la victime, sa présence sur les lieux, sa fuite et le témoignage de Lucette en font un coupable évident. Sa remise en liberté devient de plus en plus incertaine.

Alors, j'ai envoyé la lettre du suicide de Mathilde, l'héroïne du roman de Marthe, à la police et, succès posthume, elle a convaincu ! Au vu de cet élément nouveau, le suicide vient d'être définitivement retenu.

Tout le monde se retrouve mis hors de cause, même Henry soupçonné un moment, mais lui, il n'y trouve pas son compte : il n'a pas pu se venger du facteur. Comme son rival, il se torture, revoit, revoit et revoit encore les mêmes images obsédantes de la trahison de celle qu'il a installée chez lui dans la vitrine somptueuse qui lui convenait. Son égoïsme et sa fierté de posséder des choses rares ne trouvent plus de satisfaction que dans son seul plaisir à les montrer. Tout est devenu musée, sa famille elle-même, comme figée par la taxidermie, n'est plus qu'un blason en relief sur du papier à lettre, figée.

A l'annonce des conclusions officielles du décès, la tête pleine de pensées lancinantes, Henry a besoin de relâcher la tension de ces derniers jours à bord de son aéronef jaune vif préféré et s'installe machinalement. Les gestes sont mécaniques, il n'est pas vraiment là. Il agit en vieil habitué et le voilà déjà au-dessus de la cime des arbres, mettant le cap sur le canal. Au retour, il saluera ce drôle de petit bonhomme

avec son chien, son seul ami, du moins le croit-il. Il m'a imposé un secret et c'est tout, ce n'est même pas un partage, juste une solution pour alléger le fardeau !

- Regardes Doudou, sa seigneurie s'envoie de nouveau en l'air !

J'aperçois le bras tendu à l'extérieur de la coque et je dresse le mien en guise de réponse. Tout à coup, le moteur toussote l'engin décroche de quelques mètres puis le moteur repart, est pris d'une nouvelle quinte un peu plus loin tandis que l'engin perd de plus en plus de hauteur. A bord le voyant du carburant qu'Henry dans son désarroi a omis de vérifier, s'affole, accompagné d'un bip strident. Bientôt l'aéronef disparaît derrière les arbres, Henry s'est dirigé vers la Loire plutôt que de tenter d'atteindre l'aérodrome certainement en prévision de la chute inévitable. J'appelle les pompiers pour donner l'alerte.

La Loire est sondée dans tous les sens, des débris matériels jaune vif permettent d'identifier à coup sûr l'aéronef, en revanche nulle trace de corps ni de vêtement.

Moi qui ai créé ce personnage, vais-je pouvoir l'abandonner maintenant que je connais tous les pouvoirs que me donne l'écriture de vivre encore mille et une vie, de changer d'identité, de sexe, d'être Roi de France ou Grand Mamamouchi, soprano colorature ou pianiste de renom ? Il me semble déjà apercevoir la silhouette de Sir Henry of K. ici bien vivant sur le quai, ici ? Non, en fait c'est à Naples... Oui, sur la côte amalfitaine ! Henry aurait-il trouvé le moyen de s'en sortir ?

Seule la page blanche pourra désormais me sauver.

La Charnaye, 10 novembre 2016